



Clio. Femmes, Genre, Histoire

4 | 1996

Le temps des jeunes filles

Souvenirs de Mme V., élève au lycée Fénelon pendant la Seconde Guerre mondiale

Cécile Hochard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/444>

DOI : 10.4000/clio.444

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1996

ISBN : 2-85816-297-2

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Cécile Hochard, « Souvenirs de Mme V., élève au lycée Fénelon pendant la Seconde Guerre mondiale », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/444> ; DOI : 10.4000/clio.444

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés

Souvenirs de Mme V., élève au lycée Fénelon pendant la Seconde Guerre mondiale

Cécile Hochard

J'étais au lycée depuis la neuvième. Lors de la drôle de guerre, je suis restée à la campagne dans l'Ain j'étais en cinquième et ai suivi l'enseignement dispensé par mes cousines, l'une faisant les mathématiques, l'autre les lettres. Ce n'était pas très sérieux mais pas si mauvais tout de même puisqu'après un court troisième trimestre à Henri IV (nous sommes repartis en juin à l'arrivée des Allemands), j'ai pu entrer en quatrième l'année suivante grâce à quelques cours particuliers de mathématiques.

Beaucoup de nouvelles élèves sont arrivées au lycée, certaines avaient redoublé. Je faisais du latin et ai commencé le grec cette année-là. On travaillait beaucoup mais on n'avait pas l'impression de tant travailler, on trouvait cela normal. L'atmosphère était grise comme les « souris grises » les allemandes en uniforme qui découvrirent vite les bas nylon. Nous avions un peu froid dans les maisons ; faim, non, quant à moi, grâce à des colis de la campagne et du Danemark où nous avions de nos amis. On voyait beaucoup les amis car on ne sortait pas beaucoup et on ne parlait pas tellement à des étrangers. On ne pouvait pas aller bien loin, on utilisait la bicyclette. Je me souviens avoir sillonné Paris dans tous les sens. Il n'y avait presque pas de voitures. Le métro était bondé et la grande joie consistait à bousculer les soldats allemands qui essayaient, eux, d'être aimables. De nombreux panneaux de circulation étaient inscrits en allemand : « Lazaret », « Kommandantur ». De temps en temps, des affiches donnaient les noms des « terroristes » qui allaient être fusillés en représailles. Très vite j'ai compris de quel côté se trouvait mon père. Je servais le thé (non par mondanité, mais par divertissement) à des messieurs qui discutaient beaucoup entre eux et qui, je m'en doutais, n'étaient pas des clients (mon père était avocat et nous habitions boulevard Saint-Michel). On lisait beaucoup et j'ai commencé pour ma part à aller au cinéma en première voir les films de Danielle Darrieux avec des amis garçons qui nous attendaient au coin de la rue Danton et de la rue de l'Éperon, là où il y a (toujours) une porte. Les garçons n'avaient pas le droit de s'approcher davantage du lycée. Naturellement le rouge à lèvres était interdit et si par malheur on en avait un peu, il fallait aller l'enlever. La même surveillante générale, qui donnait des coups de cape si l'on descendait les escaliers

un peu bruyamment et distribuait des “mauvaises notes” comme à des bébés, était intraitable à ce sujet. De même, le port du tablier bis, avec un liseré rouge et le nom brodé, était obligatoire. Je me souviens avoir forcé ma mère à courir à la Samaritaine acheter un tablier d'urgence car je n'en avais pas le jour même de la rentrée et je pleurais... de frousse.

Je me souviens avoir vu brûler des livres mis au pilori, rue de Médicis, en bordure du Luxembourg après des interdictions des Allemands. Il s'agissait surtout d'ouvrages de philosophie, si mes souvenirs sont exacts.

En ce qui concerne les livres scolaires, je ne me souviens pas avoir été privée de Malet et Isaac, le fameux livre d'histoire, et mes camarades non plus. Mais on ne parlait pas beaucoup de la guerre 1914-1918, de l'actualité encore moins. Je faisais de l'anglais, donc je ne sais pas si la littérature étudiée en cours d'allemand était tendancieuse. Pour l'anglais, c'était Shakespeare... En français, en première, nous avions été initiées à Camus, c'était en 1943-44.

Nous étions assez sages dans l'ensemble car l'atmosphère était pesante. Certaines camarades avaient disparu parce qu'elles étaient israélites, d'autres ne disaient rien, avaient une attitude (propre à beaucoup de Français) attentiste, celles qui étaient de l'autre côté ne parlaient pas beaucoup non plus et pour cause. Il y avait aussi Pétain dont nous apprécions certes les “gâteaux vitaminés” (gros carrés genre choco BN, mais sans chocolat !) à la récréation. Nous avions toutes des engelures et avons dû prendre des vitamines au moment du baccalauréat. Parlons-en du bac ! Le premier sans épreuves orales s'est déroulé pour moi dans les salles de classe du lycée. On avait le droit de choisir entre langues vivantes ou mathématiques. Bonne dans la première matière, nulle dans la seconde, j'ai été favorisée. Mais si je n'avais pas été dépaylée lors de ces épreuves-là, il n'en avait pas été de même au moment des épreuves de gymnastique qui se sont déroulées au stade de la Croix de Berny, quasiment sous les fenêtres de la prison de Fresnes où mon père était depuis avril 1944. Il a appris par la suite que j'avais été reçue grâce à un pasteur protestant (nous étions catholiques, mais l'unité régnait et l'entraide jouait très fort) qui lui a fait parvenir le *Livre de San Michele* (d'Axel Nunthe) où nous avions piqué, ma mère et moi, les lettres correspondant à la phrase que nous voulions énoncer.

L'année suivante, triste année sans nouvelles de mon père déporté (nous avons appris qu'il avait été déporté à Buchenwald : il en revint, malade, mais vivant). Paris avait été libéré en août 1944. Boulevard Saint-Michel, les combats faisaient rage. Des barricades se dressaient partout, notamment au coin de la rue Saint-Séverin. Des FFI sont montés chez nous pour lancer par la fenêtre des bouteilles inflammables. Huit jours à écouter la radio et à téléphoner dans tous les coins de Paris j'en ai profité pour lire tous les *Hommes de Bonne Volonté* de Jules Romains. Il a fallu descendre à la cave lors des bombardements de la Halle aux Vins ; je me souviens avoir eu des bigoudis sur la tête. Lors des alertes au lycée, il fallait aussi descendre dans les abris (au métro Odéon) avec notre masque à gaz porté en bandoulière. Mais ce ne sont pas les combats (hormis ceux de la Libération) qui m'ont le plus frappée puisque Paris n'a pas été détruit. Pendant les alertes, nous pensions : chic, on ne fera pas la “compo” de -ci ou de -ça. Mais nous n'y coupons tout de même pas. Elle était reportée.

Il fallait travailler, oui, mais nous étions jeunes et nous avions maintes fois pris des fous rires inhérents à notre âge.

En philo, ce fut une année terne avec une professeur de philosophie non moins terne qui n'osait rien dire ; on ne parlait pas de la liberté. Le 8 mai 1945, cependant, toute la classe s'est levée pour chanter la Marseillaise et cette professeur a rappelé qu'il ne fallait pas oublier celles qui avaient perdu des leurs, celles dont les parents (prisonniers ou déportés) n'étaient pas revenus ou pas encore (mon père qui avait choisi de quitter croyant s'évader Buchenwald avant l'arrivée des Américains, n'a été libéré qu'à la fin du mois de mai).

Après nous nous sommes perdues de vue les unes les autres pour un temps du moins, le bac fini, nous n'avions qu'une hâte : partir. Beaucoup ont choisi la filière de l'enseignement, d'autres, dont moi, le Droit, pensant être plus près de la vie. Ensuite, nous eûmes plaisir à nous rencontrer à nouveau, sans oublier les différences d'opinions, de religion. De Gaulle avait remplacé Pétain dans les devantures des magasins. Juliette Gréco, Sartre et Simone de Beauvoir ont fait revivre Saint-Germain-des-Prés où nous allions, rue du Dragon, nous faire faire des souliers à semelles compensées (en liège). Le lycée attirait des filles de chaque côté du boulevard Saint-Saint-Michel, nous appartenions à des milieux divers, à des « classes » diverses ; beaucoup, cependant, de filles de professeurs ou de professions libérales. Mais il régnait, à Fénelon, une certaine rigueur indéniable. Les opinions des unes et des autres pouvaient diverger à cette époque, mais je pense qu'on avait, tout de même, conscience d'appartenir à un établissement « bien ». Et le brassage, le mélange étaient, certes, salutaires !

Qu'on ait été du côté de la Résistance, de l'autre, ou simplement « attentiste », il est évident qu'on ne peut pas oublier cette époque et la vie quotidienne continuait. C'était une époque sérieuse, dure, mais bien riche. Peut-être, sans doute aucun, avons nous appris beaucoup de choses. Nous avons été marquées.

1 Présentation

2 Ce texte est extrait d'une lettre manuscrite que m'a adressée Mme V. le 13 septembre 1993 dans le cadre de recherches effectuées pour une maîtrise d'histoire qui a porté sur le lycée Fénelon de 1939 à 1945 : *L'Enseignement secondaire en France (1939-1945). Exemple du lycée Fénelon*, sous la direction de Michelle Perrot (Paris 7). Quelques détails très personnels et des noms de famille ne sont pas mentionnés à la demande de l'auteur du courrier.

3 Mme V. entra au lycée Fénelon en septembre 1935, pour suivre la classe de neuvième. L'année scolaire 1939-1940 fut synonyme de départ à la campagne pour la plupart des élèves des établissements parisiens, la guerre étant déclarée et le gouvernement craignant des bombardements sur Paris. Ne restèrent dans la capitale que les enfants pour qui les parents ne trouvèrent aucune autre solution. De nombreux lycées furent fermés par manque d'élèves et surtout parce qu'ils ne présentaient pas les garanties de sécurité suffisantes au niveau de la défense passive, principalement des abris. C'est ainsi que les quelques centaines d'élèves du lycée restées à Paris passèrent une année scolaire dans les locaux du lycée Henri IV parce que les caves de Fénelon n'avaient pu être aménagées à temps. À la rentrée de septembre 1940, Fénelon regagna ses murs. La population scolaire changea quelque peu, un certain nombre de jeunes filles restèrent en province, et de nouvelles élèves arrivèrent des départements particulièrement exposés du Nord ou de l'Est de la France.

4 Fénelon était un lycée sans internat, toutes les élèves rentraient donc dans leurs familles le soir ; les plus âgées, en classes préparatoires, étant parfois logées dans des foyers d'étudiantes. Ces jeunes filles restaient en contact avec le monde extérieur et la vie quotidienne de l'époque. Le père de Mme V. était avocat et n'accepta pas l'armistice. Dès 1940, il fut membre du « Centre d'entraide aux étudiants démobilisés » installé place Saint-Michel, noyau du mouvement de résistance « Maintenir » qui fusionna ensuite avec l'OCM (« Organisation Civile et Militaire »). Une jeune fille de 15 ou 16 ans ignorait sans doute le but précis de ces « réunions » organisées à son domicile ; il est cependant évident qu'elle connaissait en partie les activités de son père et qu'elle savait la discrétion de mise. Comme elle le précise, on ne pouvait faire part de ses opinions qu'à des personnes

de confiance par crainte des indiscretions ou des dénonciations. Le secret devait être le plus absolu possible.

- 5 Au lycée même, l'administration avait pour consigne que tout continue comme auparavant. Dès l'année 1940-1941 cependant, tous les professeurs juifs furent exclus de l'enseignement, ainsi que ceux nés de père étranger ; de même, quelques mois plus tard, les membres des sociétés secrètes (c'est-à-dire les francs-maçons) et certains enseignants que les activités politiques ou syndicales antérieures rendaient « suspects » aux yeux des nouveaux dirigeants. Mais le déroulement des études ne subit que peu de modifications. Les autorités allemandes avaient laissé au gouvernement de Vichy une indépendance relative dans le domaine de l'enseignement à condition que l'ordre règne dans les établissements. C'est ainsi que les déplacements à l'intérieur du lycée, les entrées et les sorties étaient étroitement contrôlées par les surveillantes générales et les professeurs-adjoints, de peur que des « éléments étrangers » ne puissent s'y introduire et lancer des tracts, par exemple. Mais il faut noter que même avant la guerre, la discipline a toujours été très stricte à Fénelon. Mme V. mentionne notamment que les garçons ne pouvaient s'approcher du lycée pour venir y chercher une camarade. Cet établissement étant situé à l'angle de la rue Saint-André-des-Arts et de la rue de l'Éperon, les jeunes gens devaient se cacher quelques dizaines de mètres plus haut, à l'angle du boulevard Saint-Michel, afin que le personnel chargé de la surveillance de la sortie ne puisse pas les apercevoir. La mixité restait inconcevable : beaucoup de directrices de lycées de jeunes filles se plaignent dans les rapports qu'elles adressent au recteur de l'Académie de Paris, de voir leurs élèves se promener bras-dessus bras-dessous avec des garçons dans la rue.
- 6 Si les enseignements, les examens continuaient à se dérouler normalement, quelques détails rappelaient la situation du pays occupé notamment les problèmes de ravitaillement et de chauffage. Beaucoup de familles rencontraient des difficultés insurmontables pour se procurer de quoi nourrir correctement leurs enfants. Devant cette situation, le gouvernement décida de faire distribuer des biscuits vitaminés aux élèves, pendant les récréations ; leur goût et leur consistance n'avaient rien d'attirant mais la plupart des anciens lycéens se souviennent surtout qu'ils remplissaient leur estomac, chose la plus importante alors.
- 7 En ce qui concerne les études, une des modifications qui marqua le plus les élèves fut la suppression des oraux au baccalauréat à partir de la session de juin 1943. Sous des prétextes divers, notamment pour éviter le surmenage des élèves affaiblis par la sous-alimentation, le ministre de l'Éducation nationale décida que seules les épreuves écrites seraient maintenues. Il existait aussi des motifs politiques : Abel Bonnard n'avait-il pas écrit un *Éloge de l'Ignorance* ? Cet oral fut rétabli dès 1945. Une autre nouveauté consista en l'introduction d'une épreuve facultative d'éducation physique. Déjà le gouvernement du Front Populaire, sous l'impulsion de Jean Zay et de Léo Lagrange, avait lancé un vaste projet qui visait à introduire davantage de sports et d'éducation physique à l'école. Le gouvernement de Vichy a repris certaines mesures, avec des visées certes différentes, mais il se heurta également au manque d'infrastructures. C'est ainsi que les élèves de Fénelon devaient se déplacer jusqu'au stade de la Croix de Berny, au sud de Paris, pour leurs heures hebdomadaires d'activités physiques et pour l'épreuve du baccalauréat. De nombreuses jeunes filles ne gardent pas un très bon souvenir de cette introduction du sport dans leur cursus scolaire.
- 8 Un certain nombre de livres scolaires furent interdits d'utilisation dans les lycées, et notamment en histoire, le *Malet et Isaac*. Mais, à l'image de Mme V., peu d'anciens élèves

se souviennent en avoir été privés. Il faut noter que le manque de papier nécessaire à la fabrication d'ouvrages nouveaux ou de réimpression, provoqua, de fait, la réutilisation des manuels en vigueur avant la guerre.

- 9 L'évocation de la Libération de Paris revient dans tous les témoignages recueillis auprès des anciens élèves ou professeurs des lycées de la capitale. Tous décrivent une atmosphère très particulière : bloqués dans les appartements à cause des combats, le téléphone ne cessant de fonctionner (en effet, même au moment des plus violents affrontements de la Libération, il semble que ce service ne fut jamais coupé) pour connaître l'évolution de la situation dans les différents quartiers de la ville.
- 10 Mme V. porte un regard personnel sur cette époque, les activités de son père la plaçant dans une situation un peu différente de la majorité de ses camarades de classe. Néanmoins ces souvenirs, qui évoquent autant la vie au lycée que celle de l'époque, comportent des constantes semblables à celles que nous avons pu réunir, tant auprès d'anciens élèves que de professeurs ; la phrase qui revient le plus souvent est : *la vie continuait, malgré tout.*